

“ Monsieur mon neveu,

“ Mon frère Antoine me sert de secrétaire, car vous savez que je n'ai jamais appris à écrire, étant né pendant la révolution ; mais c'est moi, votre oncle Joseph, qui dicte la présente. Bien que nous ne vous ayons jamais vu, Antoine et moi, car vous n'êtes point venu nous rendre visite au Morvan, j'ai tout lieu de croire que vous avez pour nous l'affection qu'un bon gentilhomme doit conserver aux frères de son père, et je suis persuadé que ma lettre vous fera un plaisir infini.

“ Notre frère bien-aimé Louis, votre père, était notre aîné de près de dix ans. Aussi avons-nous pour lui une tendresse respectueuse, et avons-nous toujours regretté vivement qu'il nous eût quittés, en 1805, pour aller servir dans les armées de l'empereur. Il est vrai que ce départ fut pour lui une source de fortune, puisqu'il épousa votre mère, qui avait cinquante mille livres de rente.

“ Mais il paraît qu'on dépense beaucoup à Paris, lorsqu'on est jeune et bien tourné comme vous, car il nous est revenu que vous aviez mené si grand train depuis la mort de notre frère Louis, que vous étiez aux trois quarts ruiné, ce qui nous a affligés plus que vous ne sauriez croire. Cependant, peut-être avons-nous trouvé un moyen de réparer en partie vos pertes, et ce moyen le voici :

“ Vous savez que nous avons un quatrième frère qui s'appelait Pierre, et qui est mort il y a huit ans. Il nous est resté de lui une fille qui aura seize ans vienne la Toussaint, et nous sommes *quasiment* à la fin d'octobre.

“ C'est la plus jolie fille qu'on ait jamais vue de Saint-Pierre à Saint-Landry en passant par notre manoir de la Châtaignerie et en allant jusqu'au château de la Fauconnière, où nichent ces oiseaux de malheur qu'on appelle les Lancy.

“ A propos des Lancy, je dois vous dire que le marquis est aux trois quarts mort et qu'il ne quitte plus son fauteuil. Quant à son fils, c'est un grand benêt qui se cache sitôt qu'il nous voit. Mais sa sœur est un vrai démon ; nous n'osons plus mettre le pied dans le parc de la Fauconnière depuis qu'elle nous a envoyé une charge de sel dans les jambes à mon frère Antoine et à moi. Elle tient contre nous des propos à faire frémir, et nos laboureurs fessonnent des pieds à la tête quand ils la rencontrent.

“ Je vous assure qu'elle est bien nommée, et son sobriquet de Dragonne lui va à ravir.

“ Mais revenons à notre nièce. Je vous disais donc que c'était la plus jolie fille du pays ; nous l'avons fait *éduquer* par le curé du village, et elle est tout à l'heure plus savante que lui. Elle est si petite, si frêle, si blonde, que nous l'avons appelée Mignonnie. Elle a des mains roses et menues comme vos dames de Paris, et nous en sommes amoureux, mon frère et moi, à ce point, que nous l'épouserions, l'un ou l'autre, si nous n'avions passé la soixantaine. Du reste, si cela arrivait, nous nous brouillerions très-certainement, et c'est pour cela que nous avons songé à vous.

“ Mignonnie sera riche après nous. Nous avons un beau bien, et nous l'augmentons chaque année des trois quarts de nos revenus, ne dépensant rien pour nous. Depuis dix ans nous n'avons eu, mon frère Antoine et moi, qu'une seule fantaisie, et je vous assure que ce fut bien à tort. Nous achetâmes, l'an dernier, deux fusils Lefauchaux, des armes qui se chargent par la culasse. Nous n'avons jamais pu nous en servir, et nous en sommes revenus à nos vieux fusils de braconniers.

“ Il faut vous dire que Mignonnie aura bien cinq cent mille francs quand nous serons morts, et c'est un beau denier en tout pays. Nous avons donc pensé, mon frère Antoine et moi, qu'il vous conviendrait de l'épouser. C'est pourquoi je vous écris. Si notre proposition vous convient, venez ; sinon, répondez-nous.

“ Il faut vous dire que le fils Lancy est toujours fourré dans les environs ; comme je suis persuadé que vous détestez les Lancy presque autant que nous, j'aime à croire que vous arri-

rez au plus vite, ne serait-ce que pour empêcher ce drôle d'en conter à notre Mignonnie. Sur ce, mon cher neveu, nous vous embrassons de tout cœur, mon frère Antoine et moi.

“ BARON JOSEPH DE VIEUX-LOUP, seigneur
de LA CHÂTAIGNERIE.”

“ P. S.—Mon frère Antoine, qui est un savant, a lu dans les livres que les mariages d'amour étaient les meilleurs ; aussi n'avons-nous parlé de rien à Mignonnie, afin qu'elle vous aime ; ce qui ne peut manquer, car on dit que vous êtes fort joli garçon.”

Le jeune voyageur termina la lecture de cette lettre par un nouveau sourire, et puis il se dit :

“ Il est possible que cette petite fille qu'on appelle Mignonnie, et dont mes chers oncles font un si grand éloge, soit en effet gentille ; à coup sûr, une dot de cinq cent mille francs a bien son mérite, mais ces braves messieurs de Vieux-Loup se moquent de moi, très-certainement, s'ils supposent que je vais épouser leur querelle avec leur vieux voisin le marquis de Lancy. Ce serait au moins curieux, pour ne pas dire ridicule, qu'en l'an de grâce mil huit cent quarante-sept, moi Gaston de Vieux-Loup de la Châtaignerie, membre du Jockey-Club et d'une foule de sociétés et d'institutions remarquables au point de vue du progrès de la reproduction et de l'amélioration des races chevalines, j'allasse continuer une petite guerre de clocher remontant à Charles IX ! Me voyez-vous chaussant un éperon d'acier, montant un destrier gris de fer, et, la lance au poing, m'en aller clouer avec ma dague mon gant sur la porte de mes voisins les marquis de Lancy ? Le tout dans le but unique de plaire à mon oncle Joseph, qui ne sait pas écrire, et à mon oncle Antoine qui a un style et une orthographe de si haute fantaisie ! Il est vrai, reprit Gaston de Vieux-Loup (nous pouvons, dès à présent, lui donner ce nom), il est vrai que je débute en Morvan par le métier de chevalier errant, et que, l'éloquence de mes oncles aidant, je pourrais prendre jusqu'à un certain point mon rôle au sérieux.”

II

Le voyageur fut interrompu dans ses réflexions par une voix fraîche et mâle, une voix d'adolescent, qui chantait au loin, sous les bruyères, ce couplet d'une fanfare de chasse célèbre autrefois parmi les veneurs du centre de la France :

Holà ! sus ! Fanfare et Bellone,
L'aube luit,
Et ma bonne trompe résonne,
Avec bruit.
Je vais vous découpler, mes belles ;
Il le faut !
Le cerf en verra de cruelles,
Tayaut !
Tayaut ! Bellone la vaillante ;
Tayaut ! Fanfare, au poil brûlé,
De ma mente la plus ardente,
Tayaut !—Le soleil est levé.

“ Oh ! oh ! dit Gaston de Vieux-Loup en riant, voici le second épisode de mon voyage ; le troubadour vient au secours du chevalier errant.”

Et comme il savait parfaitement la fanfare dont lui arrivait le premier couplet, il sortit à demi de la grotte et continua à pleins poumons :

A l'horizon court un nuage,
Au flanc noir,
Mes belles, nous aurons l'orage,
Avant ce soir.
Mais qu'importent grêle et tempête,
Noir ouragan,
Qui des sapins courbe la tête
Au veneur franc ;